

## Challenge n°47 – Participant n°1

Prochain arrêt : Proxima du Centaure

### Café Santo Papa – Brésil – Juillet 2316

Les terrasses des cafés étaient bondées, dans les rues le peuple fêtait joyeusement le vingtième titre mondiale de l'équipe de foot nationale. Sao Paulo allait se réveiller avec une sacrée gueule de bois le lendemain.

Loin de la fête et des réjouissances, deux hommes ont réussi à se trouver une place au fond de la salle résonnant aux sons d'une samba enfiévrée. La musique qui sort des enceintes antédiluviennes ne les dérange pas car le système d'isolement phonique incorporé à la table les protège de cette cacophonie de chants et de cris. Ils ont bien d'autres sujets de préoccupations en tête. Penchés sur leurs bières éventées, ils ruminent les derniers événements de leur journée.

- J'étais sûr qu'ils comprendraient, commence le plus ancien.
- Je sais, ça aurait pu changer pas mal de chose, que de temps perdu au final, poursuit son acolyte.
- Il faut continuer les travaux et tout reprendre à zéro, on ne peut pas laisser tomber, c'est trop important.
- Les calculateurs ont mis cinq mois à nous sortir ces résultats, les reconfigurer va demander au moins autant de temps.
- Je sais Ito, mais on n'a pas vraiment le choix, il faut que ces suspenseurs magnéto-gravifiques fassent leurs preuves. Tu es avec moi encore quelques temps ?
- Tu sais bien que oui Karl.

Karl Hoff et Ito Mankéief en scellant ainsi leur fraternité de scientifiques furent à l'origine de la survie de l'espèce humaine en mettant au point quelques années plus tard l'effet Mankéhoff.

\*\*\*

### Dôme F. – Antarctique – Mars 2484

Les sirènes d'alarmes hurlaient dans les couloirs désertés de la station. Tout le personnel se dirigeait sereinement vers les ascenseurs magnétiques en direction de la surface. D'ici quinze minutes, il ne resterait dans toute la base de recherche que le personnel strictement habilité, rassemblés autour du professeur Laura Stabler.

– Compte à rebours lancé, H. moins trente minutes, annonça la voix synthétique du compte à rebours.

La petite salle de commande blindée était d'un calme impressionnant malgré la présence d'une dizaine de scientifiques. Chacun scrutaient les écrans et enregistreurs devant eux, attendant les premières valeurs des capteurs situés cinq kilomètres plus bas sous leurs pieds, à près de huit kilomètres sous la surface.

Là, un couloir circulaire de six cent mètres de rayon et long de cent kilomètres, avec en son centre une bille de quatre millimètres attendant en suspension magnétique, contenait tous les espoirs des chercheurs engagés dans le projet depuis plus de vingt-cinq ans. Des sommes colossales avaient été investies dans cette installation, on disait même que l'économie de la confédération Sino-japonaise était exsangue et mettrait plus de deux décennies à s'en remettre.

– H moins vingt minutes.

Mais en cette heure, l'économie importait peu aux chercheurs concentrés sur leurs pupitres : les premières indications arrivaient, tout semblait se passer conformément aux valeurs attendues, les niveaux d'énergie se stabilisaient au niveau optimum. Tout se déroulait normalement.

– H moins dix minutes.

La salle de commande fut prise de vibrations. D'abord imperceptibles, elles se firent de plus en plus sensibles. Mais rien qui ne dépassât le seuil admissible.

– Quinze secondes... Dix secondes...Cinq, Quatre, trois, deux, un, lancement.

Le choc décrocha une armoire électrique et la lumière tremblota un instant avant de s'éteindre. Les auxiliaires prirent le relai et la salle de commande fut plongée dans une lumière verte sans que personne ne panique ni s'en émeuve vraiment.

Loin sous la terre, le projectile avait atteint une vitesse sidérante et creusé un fin tunnel de quelques centimètres de diamètre après sa course le long du tunnel principal. La roche avait ainsi été percée sur plus de trois cent kilomètres avant que l'énergie de la bille ne se soit entièrement dissipée.

La propulsion Mankéhoff-Stabler était au point.

\*\*\*

### Omsk – Sibérie – Mai 2830

La gare de triage était une véritable ruche. Les activités frénétiques des ouvriers et manutentionnaires n'avaient plus cessé depuis le lancement du programme Omsk-54. Les

gigantesques trains chargeaient les modules par centaines et chaque jour des dizaines de convois ferroviaires partaient aussi bien vers l'est que vers l'ouest pendant qu'autant revenaient se charger de des précieux chargements.

Fabriqués dans les monumentales usines de productions, ces modules arrivaient directement finis et pré-conditionnés sur les quais de la gare. Les lignes de production en sortaient des centaines par jour.

Omsk-54 n'était qu'un des centres de production disséminés dans le monde entier, sur tous les continents de semblables complexes industriels produisaient ces mêmes modules jours et nuits.

Ce n'étaient que des boites standardisées de soixante mètres carré de surface pour une hauteur de quatre mètres. Ces volume de deux cent quarante mètres cube renfermaient une technologie de pointe en matière de survie en milieu hostile. Parfaitement étanche, un module permettait de vivre confortablement durant des mois sans apport extérieur. Les recycleurs et producteurs d'air et de substances nutritives pouvaient faire vivre une famille réglementaire en toute sécurité pratiquement une année complète. Différentes possibilités de disposition de l'intérieur du module était disponibles, libres aux acquéreurs d'organiser cloisons et aménagements selon leurs besoins.

Malgré l'élan mondial qui avait permis la mise en marche du processus, nombreux étaient ceux à se poser des questions, les modules allaient-ils résister aux conditions extrêmes ? Serait-on capable d'en produire en nombres suffisant avant la date limite ? Et après ?

Les gouvernements tentaient de rassurer les populations avec des campagnes permanentes tenant plus de la propagande que de l'information. Des groupes de libres penseurs tentaient de fournir un éclairage différent sans y parvenir. Les actions se firent plus radicales et les premiers attentats se produisirent. Omsk-54 dû même interrompre sa production pendant près de trois semaines à la suite de l'explosion d'une unité de production d'azote.

Ailleurs, d'autres unités de production subirent des dommages plus importants, compromettant notamment les chances d'une partie de la population d'Amérique de nord de s'équiper.

Lors des premières livraisons, des émeutes se déclarèrent ; l'inquiétude de ne pas avoir son module l'emportant sur la raison. L'armée s'en mêla et les premières victimes tombèrent.

Une partie de l'idéal du projet tomba avec elles.

\*\*\*

Enclave 88 – Zurich – Janvier 2864

Un vent froid balayait la vallée, mordant le moindre morceau de chair exposée, il fallait être motivé pour se rendre dans l'enclave 88. Hans et Magda Zucca accompagnés de leur fils l'étaient. Ils allaient enfin prendre possession de leur module.

Le camion au moteur poussif peinait à prendre le chemin escarpé menant à l'enclave. Au milieu d'une file d'autres camions, camionnettes ou simples voitures, il ne fallait surtout pas s'arrêter au risque de se voir pousser sur le bord de la route et ne plus pouvoir repartir.

Toutes leurs possessions étaient entassées à l'arrière. On leur avait bien dit de ne pas tout prendre, mais il leur avait été trop difficile de se séparer de leur ancienne vie. Hans et Magda étaient les heureux propriétaires d'un titre de transport « étoile », passeport pour une nouvelle vie pleine d'inconnu.

– C'est ici, prend à gauche, dit Magda quand elle vit le panneau indiquant la rangée où se trouvait leur module.

Plusieurs véhicules avaient déjà pris d'autres directions. Alignés sur des kilomètres, les modules formaient une petite ville en périphérie de Zurich. La terre avait été aplanie à cet endroit, les crevasses comblées et les cours d'eau détournés ou asséchés. Tout avait été préparé pour que l'accessibilité ne soit pas un problème pour les propriétaires. Les Allées étaient larges bien plus facile d'accès que la route qui y avait mené.

Au centre de l'enclave, le gigantesque ascenseur gravitationnel attendait les premiers modules pour les monter en orbite basse où ils s'accrocheraient pour ne former qu'un immense bloc. Issu de la technologie utilisée pour ravitailler la station orbitale annulaire qui entourait la terre, l'ascenseur avait été surdimensionné pour y faire passer une cargaison bien plus volumineuse que les caisses de fourniture pour la station. Défi technologique relevé avec succès et parfaitement au point.

– Numéro 551, on y est Hans.

La voix de Magda vibrait d'excitation, même le petit Rudy à peine âgé de cinq ans commençait à s'agiter sur la banquette arrière.

Puis, comme des centaines d'autres familles, les Zucca s'avancèrent respectueusement de leur module, Hans appliqua sa paume sur le détecteur d'empreintes palmaires et la cloison s'effaça dans un chuintement pneumatique. Ils se précipitèrent à l'intérieur pour prendre possession des lieux. Plus tard, ils remplirent leur module de leurs affaires, celles tout du moins qu'ils parvinrent à faire entrer, une bonne partie dû rester à l'arrière du camion, comme des centaines d'autres familles.

L'étape suivante se déroula une semaine plus tard. Habités à leur nouvel environnement, les Zucca suivirent sans difficulté les protocoles de décollage du module. D'abord glissant par suspension magnétique sur les rails qui le menèrent à l'ascenseur, le module 551 y entra précautionneusement. Les procédures de contrôles confirmèrent l'étanchéité et le départ fut donné. Propulsé par la gravité inversée de l'ascenseur, les Zucca se retrouvèrent, en à peine quelques heures, en orbite de la terre.

Le module 551 rejoignit les autres modules en attente, il s'y accrocha pour former un bloc compact devant un propulseur classique à plasma de type « Intra ». Là, les voyageurs en partance purent admirer la magnifique couleur bleue de leur planète, ternie çà et là de bandes ocre et marron. Se furent les dernières images qu'ils eurent du berceau de l'humanité.

\*\*\*

### Orbite de Pluton – Système solaire – 2867

La course du train de modules prit fin lors d'une longue décélération. Lancés à cent kilomètres-seconde depuis près de trois années, la longue translation se terminait enfin ; avant le grand voyage.

Depuis un mois environ, les écrans des modules montraient le Tube, les émissions d'informations en expliquaient tous les détails. Rudy n'en manquait pas une miette, se rediffusant des extraits encore et encore, avide de toutes les données possible. Hans et Magda étaient fiers de leurs fils et l'encourageaient. Qui pouvait savoir de quoi il aurait besoin plus tard.

Leur train comprenait quatre milles modules emboîtés les uns dans les autres, le taux de perte après ce saut de puce n'était que de zéro virgule zéro deux pourcent. Tragique, mais négligeable au vu de l'enjeu global.

De la terre aucune nouvelle n'avait été retransmise, le moral restait bon même si une autre infime partie des voyageurs n'allaient pas pouvoir accomplir la suite du trajet, leur santé mentale n'étant pas compatible avec les longs voyages spatiaux.

Tous ces modules laissés vacants allaient être rempli de piles de ravitaillement, ceci avait été prévu et même espéré.

Le train de module s'approcha du vingt-septième anneau pour s'amarrer en attente de l'embarquement final. Accroché à cet anneau géant flottant dans l'espace, il attendit avec des dizaines d'autres trains étaient déjà amarrés. Partout sur les deux cent cinquante anneaux alignés en un gigantesque tunnel les mêmes scènes se répétaient. D'ici quelques semaines, les derniers modules seraient arrivés et l'embarquement pourrait s'achever.

Durant cette attente, les portes furent ouvertes et les contacts entre passagers autorisés. Les liens sociaux furent parfois difficiles à renouer et beaucoup préférèrent ne pas sortir. Les modules abimés furent détachés du train et remplacés par des modules d'approvisionnement et tous les modules individuels furent rechargés au maximum.

Les familles jugées non aptes au voyage furent invitées à rejoindre les installations en orbite de Pluton. Cela se finissait ainsi pour elles, aucun retour vers la terre n'étant possible. Beaucoup cédèrent à la pression emmagasinée et à la frustration engendrée et quelques scènes pénibles vinrent gâchées l'allégresse générale, subtilement stimulée par les neuro-inhibiteurs lâchés dans les systèmes de climatisation des modules.

\*\*\*

### Le Tube – Système solaire – 2867

Rudy ne tenait plus en place. Sanglé sur son siège, il n'arrivait pas à se calmer tout excité à l'approche du départ, le vrai. Même s'ils essayaient de n'en rien montrer, Hans et Magda étaient également très nerveux : le train venait de se mettre en marche, direction le Tube, l'embarquement des dix milliards de modules venait de commencer.

Avec une précision à peine imaginable, les trains de modules se dirigèrent d'un même mouvement parfaitement synchronisé vers le Tube. Sur toute la surface de ce dernier s'étaient ouverts des sabords à peine plus gros que des petites taches mais dont la taille devint suffisante pour laisser passer les trains de modules à mesure de leur approche finale.

Le spectacle était étourdissant, des dizaines d'années d'efforts, de recherche et de sacrifices aboutissaient enfin à cet ultime moment ; des siècles depuis que la théorie avait été lancée. Qu'en auraient dit leurs créateurs, auraient-ils pu imaginer qu'un jour le génie humain parviendrait à ce résultat ? Sans doute pas. Pas à cette échelle.

Et pourtant tout cela avait été nécessaire pour que l'humanité survive à la surpopulation, la pollution de ces océans et de son atmosphère. Partir n'était pas une option, partir était une nécessité. Mars également était saturé, la lune pleine à craquer, ne restait que les planètes les plus lointaines. Mais il avait été difficile de les exploiter avec efficacité, ne restait plus que les étoiles. Proxima du Centaure avait été le choix évident et le plus accessible. En faisant partir des milliards d'individus, la terre se donnait une chance de survivre, une toute petite chance.

Les trains vinrent s'arrimer au moyeu central du Tube puis les internes vinrent se positionner autour des modules afin de les emprisonner et les solidariser au Tube. Le départ était imminent et les sabords se fermèrent, isolant les modules du vide spatial.

Sur les tous écrans le visage d'un homme apparut. Souriant et accueillant, il annonça le départ :

– Je suis votre commandant de bord en charge du départ. Nous sommes maintenant à moins d'une heure de quitter notre système solaire, j'espère que vous n'avez rien oublié sur Terre, il n'est pas prévu d'y revenir...

Un peu partout, les voyageurs sourirent plus ou moins nerveusement à ce trait d'humour qui annonçait cependant une réalité que tous avaient depuis longtemps intégrée, c'était un voyage sans retour.

– ... Les systèmes automatisés vont prendre en charge toute la procédure de lancement et vous recevez en ce moment les premiers traitements prévus par les protocoles...

Les plus jeunes des passagers tombaient doucement dans un sommeil protecteur, leurs sièges se refermant autour d'eux en de solides cocons gravitationnels qui allaient leur permettre de résister à la brusque accélération initiale. Bientôt leurs aînées allaient s'endormir également

– ... Je vais moi-même rejoindre mon poste pour le départ et je ne manquerai pas de vous réveiller pour le diner, d'ici ... une quinzaine de jours. Prochain arrêt : Proxima du Centaure...

Les grands anneaux encerclant le tube s'étaient activés depuis le départ des trains de module, ils atteignaient maintenant leur pleine puissance vidant leurs accumulateurs d'énergie pendant que le Tube lui-même se chargeait sur toute sa surface. Les polarités mises en jeu allaient entrer en interaction et propulser le Tube sur un chemin magnétique afin de lui donner l'impulsion nécessaire. Les moteurs à propulsion Mankéhoff-Stabler-Glimp prendraient ensuite le relai pour maintenir la vitesse à près de vingt mille kilomètres secondes.

– ... Arrivée estimée dans soixante quatre années, bon voyage à tous.

## Challenge n°47 – Participant n°2

Derrière la porte du hangar principal, Léo inspirait profondément pour tenter de calmer l'impatience de son cœur. Le jour qu'il avait tant attendu et espéré était enfin arrivé. Il allait pouvoir défendre ses recherches par du concret et sa détermination ne pourrait qu'ébranler le monde. La réalité allait rouler à ses pieds. C'était un moment historique : vingt bébés, âgés de quelques heures à deux ans, allaient être propulsés dans l'espace, à des années-lumières de la Terre. Son idée était miraculeusement simple mais se heurtait violemment avec l'éthique majoritairement admise. Les bébés supporteraient-ils l'absence de gravité ? Toutefois Léo ne s'était pas arrêté là, il était allé le plus loin possible, il voulait se heurter au concept de solitude. Un enfant sans contact humain devenait au mieux sauvage, être hybride entre deux mondes, sans appartenance véritable. Sinon il mourrait. Et si les seuls liens entretenus étaient avec des humanoïdes ? Les robots pouvaient-ils être des nounous ? Cette réflexion hantait le scientifique et pour y répondre le plus justement possible, il avait rapidement compris qu'il devrait lutter contre l'instinct de protection de l'être humain. Loin des adultes, des sons familiers, perdus au milieu dans l'espace, ces enfants n'auraient d'autres choix que de s'adapter aux robots et à leur nouvel environnement.

Cette position entière et totale avait mené à sa déchéance, son nom avait rageusement été traîné dans la boue. Cela faisait un mois qu'il était cloîtré au Centre de recherche sous haute garde, de jour comme de nuit. On voulait sa tête pour enterrer ses idées. Pourtant Léo trouvait ces questions logiques et surtout en totale adéquation avec les évolutions actuelles. Après tout, les robots s'occupaient déjà de tout les travaux pénibles et ennuyeux qui emprisonnaient l'âme humaine dans une dangereuse routine, pourquoi ne pouvaient-ils pas s'occuper de ces êtres enfantins pendant leur période d'inutilité ?

A ces pensées, l'homme se ragaillardit. Le génie était toujours incompris et si ses concitoyens ne le comprenaient pas, c'était un très bon signe. Il se passerait de leur avis, tout juste construit sur les cendres d'une intelligence décadente. Il était un Dieu parmi les simples. Il allait révolutionner la science, au bas mot. Léo serra contre lui ses dossiers récapitulant les vingt identités qui allaient avoir la chance d'aller dans les étoiles : dix enfants abandonnés et dix autres arrachés à leur famille hurlant de douleur, parfois même sitôt sortit du ventre de leur mère. L'amour et la présence parentale préalable pourront-ils influencer les résultats ? La souffrance d'une séparation brutale allait-elle les rendre fou ou bien les endurcir face à l'adaptation ?



Malgré la haine éclatante, ses recherches et sa future expérimentation forçaient le respect de certains de ses collègues qui louaient l'originalité de ses questions. Le soutien existait, à la dérobée, dans l'ombre des discussions murmurées. Ils avaient honte d'afficher leur approbation, tiraillée entre leur opinion et la terreur de perdre leur place d'éminent scientifique, même si cette dernière ne reposait que sur une recherche inutile. Ce soutien était son bien le plus précieux, le plus beau bagage qu'il pouvait emporter sur le chemin de la réussite. Et quelle réussite tonitruante ! Jamais l'espèce humaine ne se remettra de cette expérience, ni même du vaisseau qui la permettra. Il allait aujourd'hui faire d'une pierre deux coups : ébranler l'intelligence et transformer tout le matériel de recherche spatiale en simples jouets archaïques.

Des rêves pleins la tête, il coiffa une dernière fois ses cheveux poivre et sel, inspira une longue bouffée d'air et poussa la lourde porte de sa destinée.

Le hangar principal était haut sous plafond, assez pour accueillir le fuselage ciselé qui semblait vouloir percer le toit. Le silence était profond, bien loin de l'agitation qui régnait habituellement quelques instants avant un décollage. Léo sentit plus qu'il ne vit les regards hostiles et les mots soufflés dans les oreilles complices. On le dénigrait dans tout les coins. Léo les ignora avec superbe. Si vraiment les techniciens avaient voulu saboter son projet, ils l'auraient fait. Pourtant la fusée était intacte. Ils n'étaient donc pas si choqués et Léo savait qu'au fond d'eux brûlait cette curiosité intrinsèquement humaine, capable d'aplatir toute conviction, aussi belle soit-elle.

– Les robots sont prêts monsieur, ainsi que les moteurs, chuchota un jeune garçon visiblement intimidé d'adresser la parole au scientifique. On attend vos ordres.

Une fois son compte-rendu débité, il resta planté aux côtés de son aîné, les yeux à la fois miroir d'une angoisse terrible et d'une admiration sans bornes.

« Qu'importe les quolibets, pensa Léo, je reste un maître ».

– Amenez les bébés, ajouta-t-il simplement, en secouant la main comme s'il souhaitait chasser une mouche entêtante.

– Oui monsieur. Bien monsieur.

Le jeune homme partit en courant et chacune de ses foulées cristallisaient la tension qui, auparavant, ne se dessinait qu'en filigrane discrète. Le décollage était imminent. Le silence fut brisé par les murmures désapprobateurs et le craquement des phalanges vindicatives, l'air s'emplit d'électricité. Léo ne pouvait rester là, sa seule silhouette excitait leur colère et il ne

souhaitait pas leur donner une raison de l'exprimer. Après tout, s'ils devaient exploser, cela devrait être pour leurs convictions et non pas pour une volonté de destruction à son encontre. Néanmoins, il ne pouvait partir en salle de contrôle sans avoir vu ses sujets, ses adorables petits rats de laboratoire.

Deux portes battantes s'ouvrirent, libérant un homme, une femme et une cacophonie assourdissante. Chacun d'eux poussaient un parc à roulettes contenant dix enfants en combinaison. Il y avait les oranges, les abandonnés, et les verts, ceux qui avaient été chéris. Qu'importait leur couleur, tous participaient à la cascade de bruits : cris, pleurs, rires, babilllements ... Léo sourit en les voyant si vivants et fut rassuré sur le choix qu'il avait commandé. Après un dernier signe de tête envers les deux opérateurs, il tourna le dos au vaisseau ainsi qu'aux préparatifs et fila en direction de la tour de contrôle. Il décidait délibérément de laisser la fin des préparatifs aux mains de ses salariés, plus amusé qu'inquiet.

Personne ne vint aider les pauvres bougres lorsqu'ils durent pousser leur lourd chargement sur la rampe d'accès. Les rares qui soutenaient le projet étaient trop terrifiés pour oser bouger. La tension était à son paroxysme. Qu'est-ce qui retenaient ces hommes et ces femmes malgré leur haine ? Leur instinct et leur raison voulaient réagir, prendre le pas sur l'inertie qui s'était emparé des corps. Pourtant tous restèrent immobiles, à l'exception de leurs yeux, seule fenêtre sur leurs idées. Cette curiosité maladivement humaine en était-elle la cause ?

Une fois leurs tâches accomplies, les deux opérateurs sortirent et fermèrent derrière eux l'unique entrée. Le claquement de la porte se répercuta en écho dans l'ensemble du bâtiment. Le vaisseau était scellé.

La masse d'employés sembla de nouveau s'animer et entreprit de préparer la sortie. Les gestes étaient automatiques, les bouches de nouveau closes. Les portes coulissantes du hangar furent ouvertes avec la lenteur de l'indécision et du dilemme. Certains pensaient avoir encore le choix mais cet espoir mourut aussi vite que leur révolte silencieuse. Inexorablement, la fusée sortit de son cocon.

Du haut de sa tour de contrôle, aussi calme d'un désert, Léo surplombait le tarmac. Des barrières de sécurité avaient été installées pour maintenir le flot de manifestants, unis contre lui. Il y avait des écologistes, des humanistes, des pacifistes, des politiques et encore d'autres anonymes sans étiquette. Aucun enfant revendicatif ne se trouvait dans la foule et pourtant

c'étaient bien les seuls que le scientifique aurait écouté. Les autres avaient foncièrement tort en arguant parler en leur nom.

Il contempla avec une admiration non dissimulée sa fière création étincelant au soleil. Elle pointait son nez rouge vers le ciel avec orgueil et le reste du fuselage semblait retomber avec grâce. Sa fusée était la plus belle des robes de conte de fée et, dans son histoire, nul coup de minuit la transformerait en citrouille. Lorsqu'il allait presser le bouton or face à lui, il deviendrait immortel.

Avant cela, il bascula sur le canal vidéo qu'il avait prit soin de relier à un écran géant pour que les mortels puissent observer, comme s'ils voyaient par ses yeux. Qu'importe si nulle lueur de compréhension ne venait éclairer leur esprit étriqué, ils auraient vus. L'image des bébés apparut alors, installés dans leur lit personnel, attachés et entourés par des robots multicolores. Tous, sans exception, pleurait à chaudes larmes. Leur visage était rouge, bouffis par l'angoisse et la fatigue d'hurler sans réponse. Ceux qui pouvaient parler articulaient et jetaient des mots autour d'eux. Leurs phrases rebondissaient contre l'acier en vain. Certainement appelaient-ils leur mère, leur père ou encore une myriade d'autres noms qui n'auraient de toute façon pas ému Léo. La foule était en délire face à ce spectacle, elle se jetait contre les barrières et les agents de sécurité ne répondaient que tièdement. Ils hésitaient, eux aussi. Léo rit sous cape. Ils n'étaient pas assez nombreux pour contenir une foule vraiment enragée et ils le savaient. Narquois, Léo jugea cette masse de fourmis qui, inconsciemment, cherchait la lumière auprès de lui.

La fusée était seule sur la piste de décollage et un gigantesque chronomètre avait remplacé les visages juvéniles. Les mains de Léo tremblaient à mesure que ses doigts boudinés approchaient du bouton d'or.

Plus que quelques secondes ...

La foule hurlait et se lamentait.

Lui n'était accompagné que par le silence, son fidèle compagnon.

Il pressa le rond de plastique et celui-ci s'enfonça avec une douceur lancinante qui fascina l'homme. Les cylindres latéraux de la fusée s'ouvrirent, laissant apparaître quatre espaces vitrés de plusieurs mètres de haut. Tous les êtres humains présents dans un rayon d'un kilomètre hoquetèrent de surprise. Sous leurs yeux écarquillés voletaient des millions de papillons, véritable arc-en-ciel en explosion. Une fumée verte claire, plus légère qu'un nuage,

remplit peu à peu les caissons faisant momentanément disparaître les insectes. Une fois évacuée, ils se mirent subitement à battre frénétiquement des ailes, faisant vibrer les parois de verre sous la pression. La fusée trembla. La foule glapit et se dispersa plus vite qu'une nuée de moineaux affolés. Léo sourit en coin.

– Le battement d'ailes d'un papillon est capable de créer un ouragan à l'autre bout du globe ...

Il avait réussi le tour de force de rendre réelle une expression millénaire.

L'acier s'éleva dans un bruissement doux, s'éloignant de plus en plus d'une humanité estomaquée.

## Challenge n°47 – Participant n°3

### Nouveau départ

Martin SIMLER s'était réveillé un matin avec une idée en tête. Et cette idée ne l'avait plus quitté, jamais.

Il consacra les soixante années suivantes à la mettre en place. À semer les graines de sa prochaine victoire, même s'il savait ne pas vivre assez vieux pour la voir se réaliser. En cette année 2013, il avait 20 ans. Son idée telle une cathédrale gothique construite à la sueur des fronts vers les 12<sup>èmes</sup> et 13<sup>èmes</sup> siècles, s'achèverait quelques 120 ans plus tard. À sa façon, il était un bâtisseur, un visionnaire. Un génie qui sauverait le monde...

La découverte de deux exoplanètes ressemblant à la Terre était à l'origine du rêve de Martin. Kepler 62-e et Kepler 62-f pouvaient potentiellement abriter la vie. Alors que la Terre, si les choses continuaient ainsi, ne serait bientôt plus à même de le faire. Certes, les terriens étaient au courant. Des tas d'études sérieuses en attestaient. Les sirènes d'alarmes avaient maintes fois retenti. Elles avaient même compté le nombre d'années théoriques qu'il restait avant la pénurie de pétrole, de gaz naturel, l'épuisement des sols... Avant la fonte totale de l'Antarctique, avant le manque d'air... Et des efforts étaient faits. Des solutions existaient.

Mais il restait un problème de taille : l'Homme lui-même. Ainsi, le fort imposait sa loi au faible. Les richesses étaient mal réparties. L'appât du gain, l'argent, la surconsommation régnaient en maîtres.

Dire cela revenait à enfoncer des portes ouvertes, certes, mais ça n'en était pas moins vrai. De fait, il était plus facile de protéger la planète avec de l'argent, mais il était plus facile aussi, dans ces conditions de mieux manger, de donner des leçons aux pollueurs, de fermer les yeux sur ses propres travers, ou de se voiler la face. La puissance donnait aux décideurs l'envie et la possibilité de vivre l'instant présent sans se soucier du lendemain. Et de reporter sur les « petits » l'effort de guerre. À eux de supporter les lois et taxes anti-pollution, à eux de se saigner aux quatre veines pour faire fructifier un sol de plus en plus aride. À eux de manger des produits frelatés, de consommer des OGM et d'engraisser les poches des grandes multinationales qui pouvaient ainsi manger bio !

La solution était dans l'espace. Recommencer à zéro, donner une chance aux « petits », à l'égalité, à un monde meilleur. La solution était dans un vaisseau gigantesque, un vaisseau-ville. La solution était dans la fuite...

C'est vrai, avouons-le — quel mal y a-t-il, après tout ? — il s'était fortement inspiré d'un bouquin de Berber Wernard\*, même si la théorie littéraire de l'auteur était finalement loin de la « réalité

réelle » dans laquelle lui, pataugeait. Mais c'est un fait avéré que l'imaginaire dépasse les espérances les plus folles et peut vaincre les obstacles les plus insurmontables. Et de l'imagination, il en avait à revendre, Martin. De l'imagination, ainsi qu'une détermination sans faille. Dès lors sa vie bascula. Toute son existence fut désormais tournée vers l'aboutissement de son « Plan ». Du choix de ses études, de son métier et de ses loisirs, en passant par celui de sa compagne ou de ses amis. Et le tout dans l'anonymat et la discrétion la plus totale.

\*\*\*

Martin SIMLER, quatrième du nom, observait le vaisseau avec un sentiment de joie et de satisfaction quasiment insupportable. Il avait dans le cœur l'exaltation d'un enfant de six ans, malgré ses cheveux gris et ses membres déjà fatigués. Enfin, son œuvre, celle de son père, de son grand-père et avant eux de son arrière-grand-père touchait au but ! Tout avait été prévu, calculé, il était prêt.

Le Panda-One emplissait tout l'espace. Fier, rutilant. Immense ! Incroyable de beauté, de promesses et d'espoir.

À vrai dire, il ressemblait plus à une mouche qu'à un panda, dont il n'avait que les grands yeux cernés de noirs et la taille démesurée. C'était un appareil unique au monde, conçu pour accueillir plus de 10 000 âmes et fonctionner en totale autonomie ad vitam aeternam grâce à l'énergie des étoiles. Propulsé, au décollage par une charge importante de propergol modifié indice 500 – amassée et stockée clandestinement depuis des années, il était pourvu de la plus grande voile solaire jamais réalisée. Il avait demandé la contribution des plus éminents spécialistes, avant-gardistes, idéalistes, et autres termes en –istes, dans des domaines aussi divers que l'aérospatiale, la mécanique, la recherche médicale, la logistique, la chimie, ou encore la finance et l'agroalimentaire. Il était l'œuvre de milliers de personnes, qui comme les abeilles auprès de leur reine, apportaient leur pierre à l'édifice, inlassablement, chacune à leur niveau, sans forcément connaître tous les tenants et aboutissants du projet, mais sans jamais douter. Sans jamais faillir au sceau du secret.

Car ils le savaient tous. Que les puissants de ce monde apprennent l'existence du Panda-One et celle du vaisseau et ils n'auraient de cesse que de se l'approprier. Après tout, le monde tel qu'ils l'avaient façonné battait sérieusement de l'aile.

\* \* \*

Il n'existait plus qu'un seul continent en cette année 2 136. Du moins, un seul continent vivable, qu'on appelait la Nouvelle-Eurasie. Dont la population métissée s'était réduite petit à petit pour n'être plus que d'un milliard, à quelques âmes près. Comment le monde en était-il arrivé là en seulement un peu plus d'un siècle ? Prenez n'importe quel livre d'Histoire et vous aurez des

réponses éclairées. Le temps manque ici pour entrer dans les détails, nous n'allons donc pas nous y attarder. Pour résumer, disons que le point de départ de cette décadence trouva son origine dans la disparition du Japon le 11 juin 2038. Rayé de la carte par le plus grand tsunami jamais répertorié sur terre. Rayé, purement et simplement. La suite est fort simple et peut s'expliquer à l'aide de quelques mots qui illustreront parfaitement le propos : paniques, faillites de la bourse, repli sur soi, conflits, guerres, destructions, misère, épidémies, famines, révolutions, catastrophes naturelles, catastrophes humanitaires, catastrophe écologiques... oui, beaucoup de catastrophes, et la liste n'est pas exhaustive ! Mais pas la peine d'aller plus loin, le message est passé, non ?

Ainsi, l'Afrique était à sec, littéralement, l'Amérique zone contaminée, vidée de toute population, les îles immergées, l'Australie désertée devant la multiplication des tremblements de terre et les pôles désormais inabordables.

\* \* \*

Martin soupira. Passer en revue ces événements ne faisait jamais que l'agacer. Les manuels scolaires retraçaient l'histoire de l'Humanité, usant de formules toutes faites, de grandes phrases et de belles citations pour expliquer le déclin du monde et comment la jeunesse d'aujourd'hui pouvait changer la donne ; mais rien ne suivait pour en finir. Oui, il restait assez de ressources pour tous sur cette Terre. Oui, la vie pouvait encore reprendre le dessus, la Terre pouvait encore être sauvée. Mais les hauts dirigeants, les puissants et les riches n'avaient toujours pas compris la leçon. Ils ne souhaitaient qu'aisance et abondance. Ils persistaient à puiser dans la terre et dans le petit peuple les moyens de leur confort, multipliant les lois restrictives histoire de se donner bonne conscience. Bref, rien n'avait changé depuis le jour où son arrière-grand-père avait intrigué en secret pour fonder les Pandas.

\* \* \*

Aleksandre BIALET, arrivait justement, arborant au col de sa chemise le badge à l'effigie de l'animal sympathique. Il faisait partie du groupe officiel des Pandas, niveau 6. De ceux qui opéraient au vu de tous, sur L'Ulti-Net, dans les rues, sur les plateaux d'é-tv et autres forums radios. Il était le plus haut responsable connu du mouvement, surveillé de près par les autorités du pays, plusieurs fois mis en examen, plusieurs fois incarcéré, mais toujours libéré, jamais vraiment inquiété et toujours actif.

Les Pandas étaient nés dans les années 2020. Ils avaient pour origine un message humoristique de tolérance diffusé sur Internet et qui disait en substance, accompagné du dessin d'un panda humanisé : « Pour détruire le racisme, devient un panda. Il est noir, blanc, asiatique, obèse et en voie d'extinction ! »

Être un Panda revenait donc à avoir un certain état d'esprit, une certaine vision du monde et de l'Humanité. Ils s'étaient fait les chevaliers masqués d'Internet puis d'Ulti-Net, les défenseurs des pauvres et des laissés pour compte. Ils œuvraient ouvertement, comme dans la clandestinité, pour la défense de l'environnement et l'égalité des chances. Ils dénonçaient régulièrement les gouvernements et les aberrations qui faisaient courir le monde à sa perte. Bref, ils dérangent autant qu'ils plaisaient. En quelques années, ce petit mouvement sans prétention était devenu un groupuscule continental puissant et mystérieux, regroupant des milliers de membres. Ils étaient aimés, mais pas trop pris au sérieux par la population, car les autorités veillaient au grain. Ils étaient régulièrement infiltrés par des agents gouvernementaux qui craignaient qu'ils ne prennent trop d'ascendant sur le peuple. Entrer dans les hautes sphères de cette communauté était donc un parcours de longue haleine où le prétendant devait prouver maintes fois sa valeur et sa loyauté. La plupart de ceux qui n'avaient pas de bonnes intentions n'atteignaient pas le niveau 2 avant d'être démasqués, mais qui savait vraiment ?

— Comment vas-tu ce matin Martin ? demanda Aleksandre en serrant chaleureusement la main de son ami.

— Aussi bien que possible étant données les circonstances Aleks. Je suis nerveux à vrai dire. Tout peut encore capoter...

— Oui, c'est vrai. Mais j'ai confiance. Tout se passe comme prévu pour l'instant. Nous avons emmagasiné les vivres et le système de production agricole du Panda-One a été revérifié trois fois, il fonctionne parfaitement, tout comme le système de recyclage de l'eau. Les machines sont opérationnelles, tous les tests sont positifs. Les réserves sont pleines. Les Pandas sont prêts. Ils n'attendent que ton feu vert.

— Cela ne tardera pas. La fin du monde est pour dans deux semaines, ne l'oublions pas.

Martin eut un sourire vague à l'évocation de ce grand bouleversement. Cette fois, les choses étaient différentes. Pas un mot n'avait filtré dans la population contrairement à 2012, 2036 ou encore 2060. Les gouvernements unis de la Nouvelle-Eurasie voulaient éviter un mouvement de panique. Et les Pandas étaient d'accord avec ça. Ils voulaient rester discrets. Car cette fois, la menace était bien réelle. Les scientifiques les plus distingués étaient d'accords, il ne restait plus d'espoir. Le monde, tel qu'ils le connaissaient, était condamné à très court terme. Le départ était plus urgent que jamais. S'il y avait un traître parmi les Pandas, si jamais ils apprenaient l'existence du Panda-One et l'espoir pour l'Humanité qu'il représentait...

\* \* \*

Ils attaquèrent à l'aube du jour suivant. Le site s'embrasa en plusieurs lieux, des hangars explosèrent, les pôles de sécurité volèrent en éclat. De partout, du ciel comme de la terre,



policiers et militaires parmi les plus hauts gradés, unis sous la bannière quadricolore des États-Unis Eurasiens envahirent les lieux. Ils prirent la zone d'assaut en un tour de main. Presqu'en silence. Presque comme dans un rêve. Des pandas masqués, hébétés, ensommeillés, tentèrent de défendre leurs biens, mais furent vite neutralisés. La plupart fuyait sans résister, abandonnant le vaisseau devant les chars et les canons. Car la consigne était simple et sans appel : éviter le bain de sang, ne pas chercher à jouer les héros. Mieux valait la vie, c'était un précepte de base chez les Pandas.

SIMLER était en état de choc. Il savait que cela devait arriver. Il s'y était préparé. Mais jusqu'au bout il avait cru en la possibilité qu'ils ne lui volent pas son paquebot spatial. Menotté aux côtés d'Aleksandre et de quelques dizaines des siens, qui n'avaient pas fui, il observait les préparatifs qu'il avait lui-même mis au point, pendant tant de mois, tant d'années... Qui donc avait trahi ? Il n'avait pas encore la réponse à cette question, mais cela ne saurait tarder.

Puis vint l'embarquement des voyageurs. Un long défilé qui dura plusieurs heures, jusque tard dans la nuit même, et vit se succéder, les hommes politiques et leurs familles, les milliardaires, les millionnaires, bref, les familles les plus fortunées, celles qui avaient de l'influence et des relations, qu'elles soient honnêtes ou fassent partie de la pègre. Les stars et artistes de tous poils parmi ceux qui n'adhéraient pas aux valeurs des Pandas. Certains sportifs de haut niveau, quelques chercheurs qu'ils n'avaient pas pu rallier à leur cause, les policiers et militaires du haut commandement, bref, tout ceux qui faisaient que le monde ne tournait pas très rond.

Le soleil commençait à se lever de nouveau, au loin derrière les dunes, lorsque les spots d'éclairage de la plateforme de lancement s'allumèrent. Le Panda-One était prêt à prendre son essor, avec à son bord la partie la plus favorisée de la Nouvelle-Eurasie. Martin sentit la pression monter en lui et il perçut l'excitation mêlée d'angoisse chez ses compagnons. Cela s'était vidé autour du vaisseau. Il était conçu pour décoller sans aide extérieure. Avant que les sas ne se referment définitivement cependant, un homme vint à leur rencontre. C'était le président du grand conseil Eurasien en personne, décontracté, sûr de lui :

— Vous devez comprendre, M. SIMLER. Nous ne pouvions pas vous laisser abandonner l'Humanité à son sort. Vous auriez dû travailler avec nous, mettre vos capacités et votre projet à notre service. Votre famille et vous-même auriez eu votre place auprès de nous, comme l'a celle de M. BIALET.

L'homme tendit une clé à Aleksandre qui sans un mot se dégagea des menottes.

— Désolé Martin. Mais je n'avais pas le choix. Si je n'avais pas collaboré, quelqu'un d'autre l'aurait fait, assurément. Et alors, j'en serais réduit, comme toi aujourd'hui, à voir mes espoirs

s'envoler. Je dois mettre les miens à l'abri, tu comprends. C'est ce que tu voulais faire. C'est ce que nous voulons tous et c'est humain.

Martin ne lui répondit pas. Il se contenta de détourner fièrement le regard et le fixa sur Kameel, un jeune Panda de premier niveau qui serrait les mâchoires, indigné de découvrir la trahison de son mentor. D'un signe de tête, il lui fit comprendre de ne pas intervenir.

— Alors adieu Martin... souffla Aleks décontenancé devant ce mutisme.

Il s'éloigna, les épaules voutées, honteux, mais l'esprit déjà loin dans les étoiles.

Le sol se mit à trembler. La poussière et le sable se mirent à tourbillonner de concert autour du Panda-One alors que les réacteurs se gorgeaient de poudre propulsive. Le grondement de l'engin était terrifiant, un véritable cri d'agonie. Toujours menottés, mais à assez bonne distance du bâti de poussée pour ne pas être en danger, les Pandas assistèrent, tassés les uns contre les autres, aux premières secousses et vibrations de l'appareil. Un instant, haletants, ils eurent la sensation qu'il ne décollerait jamais, qu'il resterait cloué au sol jusqu'à la nuit des temps. Mais il finit par s'élever, doucement, aussi lourdement et maladroitement que l'aurait fait un panda de Chine gonflé à l'hélium. Ce fut long et éprouvant. Puis dans une détonation qui renversa tous les témoins de ce moment historique, le Panda-One prit de la vitesse et de l'altitude. Il était si gros cependant, qu'il lui fallut plus de deux heures pour disparaître.

\*\*\*

Martin SIMLER poussa un soupir. Enfin il pouvait se remettre à respirer normalement. Il sortit un petit passe-partout de sa poche et entreprit de se défaire de ses entraves tout en observant ses compagnons. Ils n'avaient pas fière allure, tous. Leurs cheveux poussiéreux laissaient échapper de la fumée ocre au moindre de leurs gestes. Leurs visages étaient noirs de suie, mêlée de sueur et ils avaient plus l'air de pandas que jamais, maintenant qu'ils avaient tombés les masques. Martin ne put s'empêcher d'éclater de rire devant leurs mines. Certains étaient de connivence et souriaient avec lui. D'autres étaient complètement perdus. Car SIMLER le savait, il fallait saupoudrer l'information, ne jamais trop en dire. Choisir avec soin à qui se confier. Faire en sorte que certaines personnes ne se rencontrent jamais. Se constituer un réseau de confiance, tout en ne perdant jamais de vue que le meilleur pouvait être le pire. Et là, résidait la clé de la réussite du plan de son aïeul.

Tout le monde attendait à présent que Martin prenne la parole. Ce fut Kameel qui intervint en premier, cependant :

— Le panda vaincra ! cria-t-il comme un défi au ciel.

— Les pandas ont vaincu ! répondit SIMLER.

Ce fut une explosion de joie qui emplit soudain le site secret des Pandas. Embrassades maladroitement, tapes dans le dos, rires et larmes. On s'expliquait, se rassurait, se soulageait les uns les autres.

— Quand même... Aleks, qui l'aurait cru ? murmura quelqu'un, comme le calme revenait peu à peu.

— Je dois avouer que sa trahison m'a blessé. Mais je le soupçonnais, oui. Si je ne l'avais pas fait, nous n'en serions pas là, répondit calmement Martin.

— Alors c'est sûr, nous sommes libres ? Ils sont partis ? demanda une autre voix. Que vont-ils devenir ?

— Ils sont partis, oui, ce n'est pas un rêve. La Terre nous appartient désormais. Quant à ce qu'ils vont devenir, je n'en ai aucune idée. Nous n'avons jamais eu de garantie quant à la réussite de ce voyage. Ils partent à l'aventure. Comme nous en quelque sorte.

— Je crois qu'on peut s'offrir le champagne, et une bonne biture avant de nous mettre au boulot. On l'a bien mérité non ? Il faut fêter la fin du monde ! proposa Kameel.

— Et célébrer la naissance d'un monde meilleur ! répondit Martin.

\* « Le papillon des étoiles » de Bernard Werber, parce qu'il faut rendre à César ce qui est à César

## Challenge n°47 – Participant n°4

« Les enchères démarrent à 35 millions d'euro. »

L'agitation gagna la salle.

Les hommes en queue de pie tordirent le cou pour scruter le premier d'entre eux qui oseraient bouger. Les lustres à l'ancienne teintaient les plastrons d'une chaude clarté safran.

Sur les catalogues de papier glacé, le faste d'un palais s'étalait dans toute sa splendeur.

Orangerie, canal aux eaux miroitantes, jardins à la française, appartements royaux, galerie des glaces... Rien moins que le château de Versailles. Mis aux enchères comme une vulgaire hypothèque.

Roussel essuya son front perlé de sueur : le match commençait.

Une main se leva :

« Trente-six millions d'euro au fond ! » annonça le commissaire priseur.

Roussel reconnut le vieil Eutrope Michelet. Habitué des salles de vente, ce vieil antiquaire écumait les salles de vente depuis plus de trente ans. Il devenait ainsi le premier enchérisseur de ce jour historique. Un fait de gloire à raconter à ses petits enfants. Il n'y avait rien de plus à craindre de lui.

Une autre main se leva :

« Trente-sept millions d'euro devant ! »

Aïe ! Appelbaum, le magnat de la haute couture, se lançait dans la bataille. Un client sérieux ! Roussel consulta discrètement ses lunettes interfacées. Une fiche défila : fortune de quinze milliards, mariage stable, abus de bien social présumé dans le marché des uniformes japonais...

Il fallait contrer vite.

D'un roulement de pupille, Roussel transmit par hyperonde une série d'ordres brefs à ses collaborateurs. Installés dans un bureau parisien anonyme, ceux-ci plongèrent sur leurs claviers et se mirent à l'ouvrage.

La partie continuait. Cette fois, ce furent deux émirs qui levèrent la main presque en même temps. Ça y est : les enchères caprices venaient troubler le jeu. Il était temps d'intervenir.

Roussel se leva et énonça d'une voix posée :

« Le ministère privé de la culture propose soixante-quinze millions d'euro. »

Bruissement dans la salle. Le tour de chauffe était fini.

Imperturbable dans son costume anthracite, Appelbaum compulsait le catalogue d'un air pénétré.

Roussel pesta intérieurement. Mais que fichaient Meyer et son équipe ?

Le magnat esquissa un geste pour lever la main lorsque son téléphone palmaire scintilla. Appelbaum contempla avec incrédulité le message dans sa paume.

Les sourcils froncés, il échangea quelques mots à voix basse avec son conseiller avant de se lever.

Digne, il remonta l'allée centrale à pas lents pour gagner la sortie. Au même instant sur les lunettes de Roussel s'affichait la une de Yapple ! : Appelbaum et le travail des enfants : Mina, huit ans, témoigne.

Un smiley goguenard s'afficha en surimpression. Sacré Meyer ! Beau boulot.

Appelbaum hors course, Roussel posa un regard conquérant sur l'assemblée. Le Château de Versailles ! Il en ferait le fleuron du Ministère Privé de la culture.

Des groupes du Cac40 finançaient ce fond d'investissement. La faillite de l'état dix ans auparavant avait entraîné la suppression pure et simple du budget de la culture. Le Ministère Privé avait pris le relais. Son objectif : préserver les trésors du patrimoine français par tous les moyens.

Roussel en avait fait une véritable croisade. Le château de Vaux le Vicomte allait devenir un casino avant son rachat in extremis ; abandonné, le Mont Saint Michel sombrait dans les sables mouvants lorsque le ministère avait posé un chèque sur la table...

Dans la salle, une main tavelée se leva.

Marteau levé, le commissaire-priseur ajusta ses lorgnons :

« Oui ? Une nouvelle offre peut être ? »

Le vieil Eutrope Michelet défripa son pardessus et s'éclaircit la gorge.

« Cent cinquante millions d'euro pour le château. »

Roussel manqua de défaillir. Eutrope et sa vieille moustache remontaient sur le ring ? Pour se battre pour un complexe historique de 2000 pièces entouré de 800 hectares de parc ? D'où tirait-il une telle manne ? Certainement pas de sa vieille galerie du passage Choiseul.

Il fallait rabattre le caquet de ce grabataire. Roussel leva la main sans hâte :

« Le ministère propose cent cinquante-cinq millions. »

Ceci fait, il réactiva immédiatement sa liaison avec Meyer.

« Le vieux Michelet relance ! Il ne peut pas être seul. Qui se cache derrière ?

– Mon client offre cent soixante millions », reprit l'importun, indifférent aux bruissements qui envahissaient à nouveau la salle.

Roussel s'humecta les lèvres. Il pouvait compter sur les combines de Meyer, mais il fallait lui laisser du temps. Cette fois, il prit quelques instants avant de surenchérir.

« Cent soixante-cinq millions d'euro.

– Cent soixante-dix, répondit l'autre du tac au tac.

– Cent soixante-quinze,

– Cent quatre-vingt. »

Les spectateurs ne se tenaient plus. Des exclamations étonnées fusaient, les rangs se levaient les uns après les autres pour mieux voir. La salle de vente se transformait en table de poker, avec deux finalistes.

« Cent quatre-vingt-cinq,

– Deux cents ! »

Roussel vivait un cauchemar. Le ministère, mis en échec par Eutrope ? D'un battement de paupière, il ouvrit une visio avec Kerwan Smith, le directeur financier. Un homme tiré à quatre épingles apparut sur son écran rétinien.

« Ce cher Roussel ! Tout se passe comme vous voulez ?

– Débloquez l'enveloppe réservée à l'arc de triomphe. Versez-la sur le budget Versailles. »

L'autre joignit les mains comme un proviseur face à un lycéen rebelle.

« Cette décision doit être validée avec nos mandataires.

– Le Comex m'a donné carte blanche pour Versailles ! Et j'ai besoin de ces fonds maintenant ! »

Kerwan Smith soupira et pianota sur son clavier. En arrière-plan, Roussel observa avec angoisse le commissaire-priseur lever son marteau.

« Deux cents millions une fois, deux fois... »

Les millions défilèrent sur les lunettes interfacées. L'arc de triomphe finirait de s'écrouler dans l'indifférence générale. Triste fin.

« Deux cents vingt millions ! hurla-t-il pour couvrir le brouhaha.

– Deux cents trente », renchérit Eutrope.

Une icône clignota sur ses lunettes. Meyer appelait. Voilà qui sortait de l'ordinaire. Conscient des regards braqués sur lui, Roussel prit la communication.

« J'ai quadrillé les communications depuis la salle de vente, fit une voix rapide sans préambule. L'une d'elle part tout droit vers le ciel, direction la Lune et de là l'espace.

Roussel se tourna vers Eutrope. A grands pas, il remonta la ranger pour s'approcher. Face à cet homme aux yeux fous, le vieil homme eut un mouvement de recul et porta une main à son oreille. Et Roussel sut.

« Une oreillette ! siffla-t-il à Meyer. Ce petit enfoiré a une oreillette !

– La communication est relayée par Mars... Les cartels miniers !

– De quoi viennent-ils se mêler ? gronda Roussel. Les astéroïdes ne leurs suffisent plus ?

– Une seconde. Nous identifions la source. »

Discussion étouffée au bout du fil. Puis :

« Nous avons notre acheteur : Jean Dimitar, PDG de Star Mining. Fer, Nickel, Zinc, Terres rares... Fortune personnelle 36 milliards d'euro...

Roussel écrasa une goutte de sueur.

« Avez-vous quelque chose ? »

Crépitements de claviers et clics effrénés.

Sans attendre la réponse, Roussel leva la main :

« Deux cents quarante millions d'euro. »

Au même instant, les réseaux sociaux s'affolèrent. Des rapports d'accidents dans les mines de Jupiter et de Saturne apparurent subitement en une des webzines, photos à l'appui. Corps pulvérisés par une décompression brutale, membres écrasés par l'affaissement d'un conduit, monstrueux coups de grisou à la surface de Titan...

De quoi refroidir les ardeurs de ce monsieur Dimitar.

« Deux cents cinquante, annonça néanmoins Eutrope de sa voix placide.

– Deux cents cinquante-cinq,

– Deux cents soixante ! »

« Oh mon Dieu ! » éructa soudain Meyer par l'intercom. Roussel sursauta.

« Du nouveau ?

– Les industries Star Mining ont rebondi sur nos publications. Ils reconnaissent les conditions de travail difficiles de leurs employés. Ils évoquent cependant un projet pharaonique destinée à booster les embauches : un château inscrit à l'UNESCO comme camp de base. De quoi loger des milliers de mineurs.

– Vous ne sous-entendez pas...

– Ils vont envoyer Versailles dans l'espace ! »

Le commissaire priseur patientait, marteau levé. Etourdi, Roussel fit quelques pas en roulant des épaules, tel un boxer groggy. Il se racla la gorge et jeta un regard glacial à Eutrope, suspendu aux ordres de son commanditaire intersidéral.

« 500 millions d'euro ! » annonça-t-il d'une voix forte.

Le dernier round. Des exclamations fusèrent dans la salle, illuminée du crépitement des flashes.

Au milieu de ce torrent lumineux, Roussel distingua le visage de Kerwan Smith. Appel prioritaire. Le financier était rouge écarlate.

« Êtes-vous fou ? Nous ne disposons pas de cette somme ! »

Roussel coupa la communication d'un clignement rageur. Versailles ne serait pas arraché à la terre ! Jamais ! Ce serait une infamie ! Un crachat au visage !

« 500 millions une fois...

– 720 millions d'euro ! »

L'enchère claqua comme un coup de canon. Eutrope lui-même peinait à croire que cette somme avait franchi ses lèvres.

Roussel trébucha et se rattrapa in extremis à l'épaule d'un spectateur. Qu'allait répondre le ministère privé de la culture ? On guettait sa réaction... Tout au moins un commentaire...



Roussel restait muet.

« 720 millions une fois, deux fois ... »

Le marteau du commentateur priseur résonna comme un glas funeste.

« ...Trois fois ! Adjugé venu ! »

Un tonnerre d'applaudissement accueillit l'annonce. Roussel, lui, n'entendait plus. Inconscient, il s'effondra sur sa chaise.

\*\*\*

*5 ans plus tard.*

Le ciel dégagé augurait d'une belle journée.

Un petit vent frais roulait entre les maisons cossues tandis que moineaux et mésanges gazouillaient dans les contre-allées verdoyantes. Le calme avant la tempête.

Kerwan Smith traversa la rue sans même vérifier la circulation. Le claquement de ses Church's résonnait sur les bâtiments vides. Partout, des rideaux de fer baissés, volets clos, pas un chat dans les rues.

Versailles avait tout de la ville morte.

L'Elysée avait parlé d'« évacuation préventive ».

Kerwan remonta l'avenue de Paris pour atteindre la Place d'Arme. Habituellement couverte d'électrocar et de touristes, l'esplanade pavée était déserte. Face à elle, l'un des plus grands chefs d'œuvre de l'humanité. Le château de Versailles déployait ses ailes. Or jaune, marbre blanc, brique rouge et bleu de l'ardoise... Une composition de couleur à la gloire du roi soleil.

Incongrue dans ce décor fastueux, une casemate de béton émergeait du sol.

Kerwan l'atteignit alors que l'horloge et son masque d'apollon sonnaient dix heures.

« Pour qui sonne le glas... » fit un homme au costume défraîchi.

Roussel avait vieilli. Brisé par son échec, il allait à présent vouté sur une canne malgré ses cinquante ans à peine révolus.

A ses côtés, journalistes et historiens se gorgeaient de films et d'images, à en faire exploser les mémoires de leurs appareils.

Avec douceur, Kerwan entraîna son ancien collègue.

« Il est temps de regagner l'abri. »

Captivé, Roussel ne pouvait détacher ses yeux de la statue de Louis XIV sur son cheval.

Ils prirent soudain conscience du léger vrombissement qui emplissait l'air.

Un crépitement flamboyant monta du sol et une muraille irisée s'éleva doucement. L'image de l'orgueilleux château se brouillait alors que les champs de force prenaient de l'épaisseur.

Le dôme de force qui confinerait le château et les jardins sous une bulle protectrice durant le voyage.

« Regagnons l'abri », répéta Kerwan.

Avec un soupir, Roussel se laissa guider. On l'aida à franchir la marche de démarcation. Cette mince fissure cerclée d'acier courait tout autour du château, jusque sous les fondations. Elle délimitait la portion de terre qui gagnerait l'espace.

Ne resterait qu'un cratère borgne.

« Et le tribunal international de La Haye ? demanda subitement Roussel. Ne peut-on invoquer le crime contre l'humanité ? Il faut appeler Meyer !

– Vous avez passé les cinq dernières années à épuiser tous les recours possibles, rappela Kerwan en franchissant la porte blindée. Meyer lui-même s'est fait pincer à force de manigances. Il faut se faire une raison. »

L'austérité du bunker n'aidait pas à se remonter le moral. Des murs et un sol d'un béton uniforme, quelques chaises pliantes... Sans attendre, les invités gagnèrent la baie d'observation. Un vieillard en fauteuil roulant tourna vers eux des yeux larmoyant : Eutrope Michelet. Saisi de stupeur, Roussel resta quelques instants à contempler le vieil homme. L'ancien antiquaire ouvrit la bouche comme pour parler, mais seul un chuintement inintelligible franchit ses lèvres. En voilà un qui n'avait pas profité longtemps des largesses de Dimitar.

Roussel reporta son attention sur le spectacle.

Le dôme avait achevé de se déployer.

Les arcs électro statiques occultaient les détails sous leur maillage chatoyant mais on devinait encore le château. Ou ce qu'il en restait. On avait aménagé les appartements et les chambrées pour recevoir les futurs occupants. Cantine, salle de foot, orangerie transformée en cinéma... Roussel en avait la nausée.

Les hauts parleurs du plafond crachotèrent soudain.

« Mesdames et messieurs, soyez les bienvenus pour cet évènement historique, fit une voix avec un léger accent slave. Ici Jean Dimitar qui vous parle de Jupiter. Je sais l'attachement qui vous lie à ce palais. J'ai moi aussi le souvenir de longues visites dans ces jardins, avec mon grand père français. N'ayez crainte, ce chef d'œuvre est en de bonne main. »

Roussel fit la grimace. Ce Dimitar ne manquait pas d'air, lui qui venait de transformer la galerie des glaces en salle des fêtes VIP.

A présent, le sol trépidait furieusement.

« Lancement dans 5, 4, 3, 2, 1...

– Adjugé vendu », souffla Roussel.

Une lumière aveuglante jaillit de la marche de démarcation. Le bunker sembla s'affaisser de quelques mètres. Déstabilisés, journalistes et historiens perdirent l'équilibre pour se retrouver par terre.

Mais non, c'était bien le château qui s'élevait. Centimètres par centimètre, dans un fracas apocalyptique.

Accroché à la main courante, Roussel ne pouvait détacher son regard de cet ahurissant spectacle.

Toujours parfaitement horizontal, le dôme irisé les dominait à présent. Les réacteurs et les systèmes anti gravité émergeaient du sol. Monstrueux appareillage, acier, tubulures...

Immédiatement, les vitres du bunker se polarisèrent pour filtrer le flamboiement du plasma.

Des nuées de fumées et de poussières roulèrent de sous le gigantesque disque qui poursuivait son ascension.

Roussel se contorsionna pour mieux le suivre des yeux, mais le nuage épais s'abattit sur le bunker comme un orage de fin du monde. Il ne parvint qu'à suivre l'éclat des réacteurs, avant que ceux-ci ne sortent de son champ de vision.

« Sortie de l'atmosphère », commentèrent placidement les haut-parleurs.

Tout était fini.

Le vieux Michelet pleurait en silence ; Roussel n'en avait plus la force.

Le ronflement des réacteurs s'estompait.

« On peut y aller ? grommela Roussel. J'étouffe ici ! »

« Messieurs, reprit Dimitar, Je vous propose de patienter avec un cocktail, le temps que les poussières retombent. »

Jaillie d'une trappe, une nuée de drones tendirent aux convives champagne et petits fours.

« Allons, résonna Kerwan en épaulant son camarade. Soyez beau joueur ! »

Boudeur, Roussel se tourna vers la vitre. Le nuage de poussières se délitait. On verrait bientôt le gouffre, dans toute son abomination.

Une minute !

Ce toit doré ! Et là, ces hautes fenêtres ! Cette statue d'un roi à cheval !

Avait-il la berlue ?

Emergeant du nuage, le château surgissait comme un fantôme.

« Cadeau de départ à mes amis de la terre, reprit Dimitar. Jamais je n'aurai pu vous priver d'un levé du soleil sur Versailles. Puisse cet hologramme apaiser votre douleur. Et pour les plus nostalgiques... Rendez-vous au large de Jupiter !